

REVUE CANADIENNE

Scientifiques, Politiques et Littéraires.

Vol. 8.

MONTREAL, MARDI, 16 DECEMBRE 1896.

QUELQUES REFLEXIONS A PROPOS DES CONVERSIONS.

DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

Suite et fin.

La foi était descendue du ciel avec son divin auteur. Sous ses yeux et sous sa main puissante elle avait grandi : d'abord ce ne fut qu'une faible semence, l'imperceptible sève ; arrosée des eaux de la grâce, elle sortit vivace du sein de la terre et crût rapidement. Ce fut au jour solennel où l'Esprit de feu lui fut communiqué, qu'elle revêtit le caractère de la force, et qu'elle reçut, avec le cachet de ses dons, l'ordre de soumettre toutes les tribus à ses lois ; l'univers entier devint son héritage ; les deux pôles en furent les bornes. Mais l'enfer a entendu la voix de l'Esprit Saint ; cette voix le fait pâlir ; et il maudit en gémissant cette Eglise dont il sait la haute origine. L'attaquer et la vaincre, c'est là toute sa pensée. Soudain les phalanges de l'abîme se forment et s'ébranlent ; la division, la calomnie, dignes satellites de sathan, sont sur l'arène, brûlant de rencontrer la foi et de se mesurer avec elle. La lumière incarnée brillait encore dans ce monde qui déjà l'Eglise éprouvait de violentes agitations ; c'est de la part de ceux qui auraient dû ne respirer que pour elle qu'elle reçut les premiers coups. Les Scribes et les Pharisiens, enfants d'un orgueil insensé, se précipitent sur elle, pour l'attaquer, la frapper et la terrasser. Vains et inutiles efforts ; la foi se rit de leurs attaques ; elle repousse sur eux les traits que leur fureur a lancés contre elle ; elle est invincible, parce qu'elle est revêtue de la force du Tout-Puissant. Ses ennemis tombent à ses pieds ; leur défaite est complète au jour mémorable, où le Christ, l'étendard de la victoire à la main, la couronne de l'éternité sur la tête, franchit, par la puissance de son bras, la barrière du tombeau, et s'élève jusqu'au trône que lui ont érigé et ses combats et ses triomphes.

Un Simon, un Nicolas, un Valentin, chefs des impurs Gnostiques, veulent marcher sur les traces des docteurs de la synagogue. Héritiers de leur haine pour la foi, ils osent eux aussi jeter des entraves dans sa voie triomphale. Mais de son souffle, elle les renverse ; et elle court à de nouveaux combats qui ne se font pas longtemps attendre. Donat paraît ; puis Arius qui est suivi de près par Macédonius. Bientôt paraissent Nestorius et Eutychès. La lutte entre la vérité et le mensonge se rengage ; plus que jamais elle est terrible. L'enfer a dressé toutes ses batteries ; il a mis sur pied tous ses suppôts. Par fois il semble triompher ; il se voit, pour un temps, assis sur le trône des empereurs. L'ignorance croît, quelques instants, sa victoire assurée ; elle salue un empire qu'elle imagine follement arrêté sur des bases solides, éternelles. Mais la foi reparaît bientôt sur l'arène dans l'attitude de la force ; elle n'était pas tombée ; elle n'avait pas même chancelé. Comme la femme de l'Apocalypse, elle s'était retirée un instant dans le désert, pour y attendre les moments de la vengeance dont le Tout-Puissant voulait écraser les impies.

L'astre du jour paraît moins brillant à son lever que ne l'avaient paru l'Arianisme, le Nestorianisme, à leur naissance ; leur berceau fut tout étincelant de gloire et de richesses ; mais cette gloire et ces richesses s'évanouirent comme une ombre fugitive ; elles comptèrent, en quelque sorte, à peine un jour de vie : les mêmes éventualités qui avaient si haut placé ces deux mensonges, les firent bientôt descendre dans la poussière, d'où ils tiraient leur origine ; le trône des Césars repoussa avec horreur l'esprit d'Arius, qui en avait partagé les honneurs pendant quelques temps : le Nestorianisme, délaissé de la faveur des grands qui l'avaient reçu à son berceau, tomba de défaillance ; il sembla n'avoir pris tant de force, et ne s'être élevé si haut, que pour faire une plus lourde chute. Assailli de toutes parts par les valeureux champions de la vérité, persécutés sous tous les points de leur empire éphémère, l'un et l'autre, avec la rapidité de l'éclair, s'enfuirent dans les retraites les plus ignorées. A peine y trouvent-ils un lieu où ils puissent dérober la honte et le dépit qui les devorent. Le temps achève l'œuvre déjà si avancée de leur destruction. Quelques années sont à peine écoulées, que déjà Arius est tombé dans l'oubli. Nestorius, comme Arius, est renversé ; toutefois il échappe à une ruine totale dans un petit nombre de ses partisans, qui ne comptent parmi les hommes que parce qu'ils ont su se soustraire à l'œil pénétrant de l'Eglise. Que dis-je ? l'Eglise les a vus ; mais elle les a méprisés. Elle a voulu les épargner, afin qu'ils témoignassent, pendant toutes les générations futures, par leur état d'humiliation extrême, des victoires qu'elle a remportées sur eux.

Qu'on change les temps et les noms, et on retrouvera dans les hérésies

des premiers temps, comme sur un fidèle tableau, l'histoire véritable du protestantisme du seizième siècle. De part et d'autre, identité parfaite d'origine : mêmes succès dès le berceau ; même rapidité de propagation. Le protestantisme était né au sein des passions ; elles-mêmes l'avaient allumé ; et avec le lait, lui avaient communiqué leur vie, la division et la destruction. Soutenu de la puissance des princes, il aurait crû rapidement, ainsi que le fleuve qui se grossit, à vue d'œil, après l'orage, par les abondantes eaux que lui apportent ses tributaires. Les barrières les plus fortes se brisent devant lui ; il se joue, avec mépris, de tous les obstacles dont on essaie d'entraver sa course. C'est un colosse toujours grandissant, qui menace de remplir l'univers entier ; un conquérant indomptable qui étend son sceptre de fer sur toutes les nations auxquelles il veut imposer sa loi. Mais le Seigneur des armées, des volontés inscrutables de qui il a été, sans le soupçonner, le terrible ministre, fixe des bornes à ses immenses envahissements ; tu ne passeras pas ces limites, lui a-t-il dit au jour de sa naissance comme autrefois il l'a fait entendre à l'Océan, en terminant l'étendue de ses domaines.

Aujourd'hui le fleuve a atteint le terme de sa course ? sa mission de vengeance est remplie ; à lui de rentrer dans le séjour des ténèbres, d'où il est sorti. Le germe de la mort qu'il a reçu dans son sein, alors qu'il a surgi au milieu des hommes, et qu'il y a tenu caché à l'œil de la réflexion, maintenant est en voie de développement ; et ce développement, en dépit de ses efforts incessants pour le réprimer, va se manifestant avec une étonnante rapidité. Ce géant qui, au sortir de son berceau, a marché si vigoureux, commence à chanceler ; à sa vigueur première a succédé une faiblesse dont il est facile de découvrir la cause. Son bras naguère encore chargé de nombreux lauriers, s'est énermé, et les laisse tomber sur la poussière. Aujourd'hui cédant à la violence des secousses auxquelles ses ennemis l'assujétissent, en proie à des paroxysmes effrayants, il attend, penché sur le bord de la tombe, un Amalécite qui mette fin à ses humiliations en traçant le fil de ses jours. Le temps des espérances pour lui est écoulé. Il a vu ses lauriers se flétrir, ses conquêtes lui échapper ; des efforts mille fois renouvelés n'ont pu le retenir sur le déclin de sa chute. Livré à l'angoisse, au désespoir, il pousse des soupirs qui viennent expirer impuissants sur ses lèvres teintes des couleurs de la mort. Il frémit de rage contre sa rivale ; mais que peut-il contre elle ? Son jugement a été prononcé : il faut qu'il périsse, et il périra ignominieusement. C'est le dragon de l'Apocalypse, arrivé au terme de ses persécutions. Déjà à ses oreilles retentit le bruit des chaînes que lui a forgées le Tout-Puissant. Encore quelques années, et elles lui auront été imposées. Encore un temps et un temps, et il aura été cloué au rocher de l'enfer.

Telles doivent être les pensées de tout esprit scrutateur, qui, à la faveur de l'histoire des luttes de l'Eglise contre l'hérésie, a appris à suivre la marche de l'erreur dans ses voies tortueuses. Ces pensées, ajoutons-le avec complaisance, se changent en certitudes à la lucur des oracles évangéliques ; le ciel et la terre passeront, mais les paroles prophétiques qu'ils renferment ne passeront pas. Il est écrit en caractères indélébiles : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Voilà les titres qui assurent son éternelle existence ; c'est le bras appuyé sur ce cœlesle oracle, qu'elle proclame, à la face de l'univers, sa haute origine ; sa jeunesse, comme celle de l'aigle, sans cesse renaissante, lui présage une vigueur que le froid des ans respectera à jamais. Les siècles passeront devant elle, comme pour sauver son éternité.

Voyez-la, cette église, fille de la vérité ! Avec quelle vélocité elle parcourt les terres et les mers ! Avec quelle autorité elle exerce partout les droits de sa puissance ! Est-il un point du globe où elle ne soit descendue, un peuple qu'elle n'ait visité, un pays où elle n'ait un culte et des adorateurs ? La science s'est déclarée sa fidèle auxiliaire ; elle lui montre du doigt la route qu'elle doit parcourir ; enfin, elle n'étend les limites de son empire, que pour reculer celles de ses possessions. Elle vit au fond du désert, comme sur les bords de l'Océan, sur les montagnes, comme dans les vallées. Le noir Africain et l'orgueilleux sujet du Cœlesle Empire la saluent, le front courbé vers la terre. Le voluptueux Mahométan et le stupide habitant de l'Australie désabusés, le premier des doctrines honteuses de l'Alcoran, le second des révoltantes abominations de l'idolâtrie, vont avec le sourire de l'amour, l'épouse du Dieu trois fois saint, assise à leur côté, leur annoncer la bonne nouvelle du salut. La douceur de son joig leur ravit le cœur de l'enfant de la forêt, lui que l'esprit infernal enchaînait dans ses fers impurs ; il chérit au-